

LA « WALKYRIE »

A L'OPÉRA

On a trop parlé, ces jours-ci, de Richard Wagner, de son théâtre et, notamment, de la *Valkyrie*, dont s'achève, à l'Opéra, tandis que je prends la plume, l'imparfaite et triomphale représentation, pour qu'un long préambule soit ici nécessaire. J'aime mieux consacrer la place entière qui m'est réservée à un tableau précis de l'œuvre profonde, humaine, aux immenses horizons, offerte aux Parisiens pour la première fois. Il en faut élever la sublimité au-dessus des contingences germaniques ; il la faut comprendre intimement afin de la sentir en sa magnificence, en son émouvante gravité.



Un épouvantable ouragan fait rage à travers la campagne au moment où la vision commence. La pluie tombe à torrents ; les tonnerres s'entrechoquent ; les éclairs jaillissent ; on dirait que toute la nature va s'écroulant. Les contrebasses et les violoncelles dessinent un rythme accéléré, en notes également éperdues et mordues sur la corde, accentué, çà et là, de petits traits ascendants, haletants, sourds et brusques. C'est la rafale exas-

perce. Les bois, les cors, les tubas em-
mènent par degrés leurs sonorités déchirantes. Nous croyons, une seconde, que l'apaisement se produit. Nullement. La tempête redouble. Le thème de l'incanta-
tion du tonnerre de l'Or du Rhin éclate aux cuivres furieusement. Les tubas gémissent et grondent, et les contrebasses continuent à dessiner obstinément le rythme cinquième de la fable. Ce prélude dramatique, d'une âpre et saisissante vérité, a le mérite de nous jeter en plein milieu scénique. Et le rideau se lève.

Nous voilà dans la sauvagerie dementielle d'un chef de tribu, aux temps légendaires, une saute rustique dont le tronc énorme d'un frêne fait le centre et supporte de tout. Au dehors, des nuées crevées, la pluie implacable ruisselle, ruisselle encore. Ah! quelle journée de malédiction! Les ais de la charpente craquent, on sent au-dessus de la toiture, les branches non émondées du vieil arbre se déchaîner au vent frôlant. Personne en ce lieu barbare, où la flamme de l'âtre laisse voir, vaguement, accrochées par places, des armes, des fleils, quelques ustensiles, des peaux de bêtes.

Le quatuor exhale des plaintes étouffées, les violons se répandent en dissonances douloureuses, lorsqu'un homme, tout à coup, se précipite, hagard, haillon-
neux, demi-mort. Il a regardé, autour de lui, implorant aide, et sans force, il s'en vient tomber auprès du foyer. Dans la chambre voisine, exhaussée sur trois marches, la maîtresse du logis s'était réfugiée. Au bruit qu'elle entend, elle accourt. Un homme est chez elle — un homme qui n'est point son mari. A-t-il cessé de vivre? Non, son cœur bat, sous son sayon de cuir, taillé de coups d'épée. Il est sans armes. De l'eau de l'eau! murmure l'inconnu. Elle va puiser de l'eau à la source, elle le rappelle à la vie. « Où suis-je? et qui es-tu? lui demande-t-elle, ô toi qui m'as porté secours? » Simplement, elle répond : « C'est ici la demeure de Hunding et de sa femme. — Désarme et laisse comme je suis, ton seigneur ne me refusera pas l'hospitalité, sans doute. » La jeune femme soupire, et tous les deux, de nouveau, s'envisagent longuement, saisis, elle de pitié profonde, lui de reconnaissance attendrie. Un solo de violoncelle exprime, délicieusement, ce qu'ils ne sauraient s'avouer, et ce qui s'accomplit dans leur cœur, et quatre violoncelles commentent, à leur tour, la douce confiance. La scène est construite sur ce thème d'amour qui se développera très largement par la suite et auquel s'ajoutent d'autres motifs, notamment ceux de la détresse et de l'héroïsme des Volsungs, ou fils terrestres de Wotan. Mais ce n'est pas le lieu de relever, avec minutie, l'emploi des thèmes représentatifs dans la trame symphonique et je me bornerai, à cet égard, aux indications essentielles.

Un point certain, c'est que, dès le début, les caractères sont merveilleusement présentés. A peine avez-vous entrevu Siegmund et Sieglinde que déjà nous les connaissons. « Ah! dit Siegmund, je n'aurais jamais fui si mon bouclier et mon glaive n'avaient aussi bien servi qu'un bras. » Sieglinde, bien entendu, se met à la corne d'hydre, et son hôte vide avec son hôte. « C'est l'amitié qu'ils croient, entre eux, et c'est l'amour qu'ils boivent. La sacrifice, mariée par force à l'homme qu'elle hait, c'est Sieglinde. Siegmund est le héros sur qui la fatalité pèse. « Adieu! » s'écrie le jeune homme, s'apercevant que la tourmente est passée. Je ne veux point t'être funeste. — Va, ne crains rien. Tu ne seras pas funeste en la maison habitée du malheur. »

Ainsi, à chaque parole prononcée leur sympathie passionnée se resserre à leur aise, et la musique le fait sentir. Je ne sais rien de plus vrai que l'accent des personnages de Wagner. Leurs entretiens s'entrechoquent de longs silences où, dans un geste, dans un regard, dans une action muette soulignée par l'orchestre, leur émotion se traduit et leur âme se livre. Ces silences d'action, durant lesquels la symphonie atteint une si incroyable intensité expressive, sont une des forces neuves de l'art wagnérien, mais ils exigent impérieusement un jeu scénique très précis, et c'est ce qui échappe encore à nos acteurs.

Cependant, la musique s'assombrit : une fanfare s'annonce, rauque et brusque, soudain, les tubas rugissent quand paraît Hunding. Le voici qui se dresse farouchement dans le cadre de la porte, grand et tragique, armé de fer, le cingne en tête, la lance au poing, le bouclier au bras, les yeux brillants, barbu, chevelu, rude et fort. A la vue de l'étranger, d'un regard dur, il interroge Sieglinde. « Quel est cet homme? — Je l'ai trouvé mourant auprès du foyer, répond-elle, et je ne lui ai pas refusé l'accueil. — C'est bien, femme. Apporte le souper. » Et, dévisageant son hôte, il fait en lui-même cette remarque qu'il ressemble à Sieglinde bien étrangement.

Autour de la table ronde, faite d'un tronc d'arbre coupé, les trois prédestinés sont assis, et Siegmund, questionné, raconte l'histoire de sa jeunesse : « On m'appelle le fils de la douleur. Mon père avait nom Velsé, ma mère me mit au monde avec une sœur jumelle. De bonne heure j'ai parcouru, sous la conduite de mon père, des pays lointains. Hélas! quand nous reprimes le chemin familial, la maison était en cendre, ma mère était morte, ma sœur avait disparu. J'étais poursuivi par des ennemis, j'ai perdu la trace de mon père. » Et la rauque et brusque fanfare sort à chaque instant de l'orchestre, comme pour résonner, dans Hunding, une angoisse infinie. A ce thème effrayant répliquent, il est vrai, les thèmes de la pitié et de l'amour de Sieglinde, mais aussi le désespoir, et manifestement, la colère de Hunding s'amasse. « Dans une longue marche, continue Siegmund, j'ai rencontré une jeune fille que ses parents voulaient unir contre son vœu. Ses frères étaient morts à la défense et elle embrassait leurs cadavres en pleurant. Alors, j'ai pris la place de ses frères. J'ai lutté autant que j'ai pu. »

Hunding, à ce récit, contient mal sa rage. « C'est à sa propre famille que Siegmund s'est attaqué. » Tu es mort pour cette nuit, finit-il par lui dire, et jusqu'au matin tu me seras sacré, mais tu me rendras raison de l'autre, car l'un de nous doit mourir. » Sieglinde, si bonne, mais qu'importe? Brutal, en se relevant, son époux la pousse, devant lui, elle ne peut que lever sur Siegmund un regard de compassion et lui montrer d'un geste qu'il ne comprend pas une épée qu'il ne voit point. Le thème de l'héroïsme des Volsungs résonne en opposition avec le sinistre motif de Hunding, au rythme sacré. Mais patience le thème de l'épée va surgir.

La jeune héros, resté seul dans la nuit, auprès de l'âtre qui flambe encore, s'abandonne à son angoisse. « Mon père a promis, dit-il, qu'un jour de la détresse je trouverais cette épée de saint. Or, elle, on est-elle cette épée que j'om-
nais de la détresse. » Et pourtant, au fond de son désespoir, il sent se relever son

courage. En son cœur fleurit l'amour, et le thème du glaive commence à reprendre aux échos affaiblis des menaces de Hunding.

La voix de Siegmund s'affaiblit et s'exalte. Des plaines de violoncelles s'enveloppent, mais elle va s'élever par degrés au-dessus d'un orchestre toujours accru. A demi couché, le Volsung se redresse. Le motif sauveur, grandit, s'élargit, s'impose avec une nette solennité par la voix de la trompette basse. Les violons s'échauffent. Tout ce passionné, dans le tronc du frêne brûle l'épée en feu — l'épée de la désespérance. Le thème est repris par le hautbois; il semble émerger de tous les points de l'orchestre et il domine tout.

A cet instant, Sieglinde sort de sa chambre, tremblante, venant de verser à Hunding, un breuvage de léthargie. La fille de Wotan raconte, sur les amples harmonies du thème du Walhalla, comment son père, au jour de sa mort, de ses noces, entonna au cœur du frêne un glaive qu'en doit arracher un vaillant. Ce vaillant sera Siegmund. De nouveau, le motif du glaive sacré s'éveille et résonne. Les amoureux se rapprochent. Plus d'épouvante, un vent frais a poussé la porte; on voit se mirer la lune aux eaux argentées de l'étang.

« Qui est sorti? » interroge avec effroi Sieglinde. — Personne n'est sorti, fait Siegmund, mais quelqu'un est entré : le printemps. Le printemps rit dans la salle, et le printemps c'est l'amour. » Ils sont enlacés dans les bras l'un de l'autre. Imaginez l'ardent frisson des violons et des violoncelles, le murmure des flûtes, le sursis des hautbois, le bon roulement tendre et vaste de la symphonie. Les frondaisons des arbres se détachent, au loin, sur l'azur étoilé, comme une dentelle sur un pan de lumière. Siegmund chante, en un lied flamboyant, cette joie printanière qui lui envahit le cœur, et brandit la lame auguste. Ah! loin de la maison maudite qu'ils portent maintenant leur amour! Au-dessus d'eux, à perte de vue, sourit le ciel en fête. Et, néanmoins, au milieu de cette ivresse, une tristesse a persisté. Toujours le motif de la malédiction réparaît sous l'amoureux thème. Celui qui a jeté la tempête sur un seuil de misère, la tempête l'achèvera.

Une introduction très agitée, lugubre, ment retentissante, précède le second acte. Nous sommes en pléines montagnes, dans un site désolé. Des roches abruptes ferment l'horizon, sous le ciel orange, où la tourmente est, comme suspendue. Le dieu Wotan est arrivé là, armé de sa cuirasse de cuir fauve, ornée de cloûs d'or, le front couvert du casque aux sombres ailes éployées, et la lance de frêne à la main, sur laquelle sont engravées les lois runiques. A son appel, du haut des rochers, la valkyrie Brunnhilde accourt, bondissante, en lançant aux échos le cri de guerre des vierges de l'héroïque mort. Quel lui veut son père? Elle se tient devant lui, dans sa cuirasse squamée d'argent et sa tunique blanche, ses longs cheveux débordant à grands flots soyeux de son casque aux blanches ailes.

Il lui dit : « Prends ton cheval, Vierge des batailles. Un noir combat va s'engager entre Siegmund et Hunding. Vole au secours de Siegmund et assure sa victoire. » Et la valkyrie s'éloigne, joyeuse. Mais Wotan lui-même s'apprête à subir de rudes assauts. Voici Fricka, son épouse, sur son char traîné par deux bœufs aux cornes dorées. Déseuse d'amour et du mariage, gardienne de l'ordre et de la fidélité, elle reproche à Wotan de manquer, par sa faiblesse, à l'honneur même des dieux. Hélas! depuis que les Immortels ont touché à l'Or du Rhin, leur ruine est fatale. Wotan, pour sa rédemption, attend vainement un héros humain. Le rayonnement de l'Or l'a flétri par avance.

Que dirai-je? Les considérations philosophiques, introduites ici par Richard Wagner, sont d'une très grande élévation, mais on n'a pas cru devoir en offrir la sévérité au public français et de larges coupures sont intervenues, lesquelles, par malheur, ne semblent pas toutes fort musicalement pratiquées. Mais passons.

Donc Wotan aime Siegmund, et il doit l'abandonner. Il a ordonné à Brunnhilde de le secourir, et il lui commande à présent de le frapper à mort. La lutte s'est établie, cruelle, entre son désir et son devoir, et le désir a été vaincu. Et, devant cette agonie de la divinité antique, la valkyrie pleure, ayant dépouillé ses armes de guerrière, se sachant ferme par la pitié, s'agenouillant auprès de son père. Mais, pour sa pitié même, elle sera brisée bientôt.

Wotan et Brunnhilde n'ont pas plutôt disparu que l'éplorée Sieglinde approche, suivie de Siegmund. Le remords la tourmente et ses sanglots, en dépit d'elle-même, se résolvent en douceur. L'orchestre fait rayonner autour des amants la phase amoureuse. Le thème de la malédiction et le dessin lamentable de la tristesse de Wotan nous avertit qu'ils sont la proie de l'irréparable. Très lasse, Sieglinde s'est endormie, la tête sur les genoux de son vainqueur, et le guerrier à son tour s'endort. Alors commence une scène d'une absolue sublimité.

Brunnhilde, tout amant, apparaît au prédestiné de la douleur. « Lève-toi, yeux sur moi, lui dit-elle, car tu me suivras bientôt. » Siegmund, à cette voix solennelle, s'est retourné. « Quelles tu donc, toi qui viens vers moi si belle et si sévère? — Ceux-là seuls me voient qui vont mourir. Je te conduirai dans la splendeur du Walhalla. — La femme que j'aime y sera-t-elle avec moi? — Non, cette femme n'y saurait être. — Eh bien! je renonce au Walhalla, à toutes les gloires, à toutes les délices. — Qu'importe que tu renonces? La mort est là qui t'imposera ton sort. — Mais l'épée que j'ai reçue est une épée de victoire. — Tu le trompes, Siegmund, ton glaive est désormais sans vertu. — Le héros contempte, d'un bel oeil, de larmes, Sieglinde toujours endormie. « Je t'en supplie, dit-il, respecte au moins son sommeil paisible. » Et, doucement, il lui pose un baiser sur le front.

Cela est admirable, mais voici qu'il est plus encore. A la vue de cet homme attaché jusqu'à l'oubli de tout à cette femme aimée, Brunnhilde n'a pu réprimer l'immense plébiscite qu'elle lui fait. C'en est trop. Elle lui ira de décret de Wotan. Je ne connais en aucun théâtre une scène plus fière, aboutissant à une plus touchante évolution. La parole chantée, la situation, la musique ambiante, la mimique s'unissent étroitement pour créer l'illusion suprême. Et je ne puis indiquer avec des mots la splendeur poignante de l'orchestre ramenant constamment l'interrogation tragique du motif du Destin et l'affirmation majestueuse des bonheurs du Walhalla. La magie évocatoire ne va pas plus loin.

Par degrés, le paysage s'est obscurci. De lourdes vapeurs ont voilé la montagne. A travers la brume s'élève la corne de Hunding et ses cris arrivent à nos oreilles, durs et terrifiants. Dans la nuit de la tempête, les deux combattants se poursuivent. Sieglinde s'est éveillée soudain. Mais, parmi les rocs amoncelés,

les glaives retentissent et la fanfare de Hunding s'entrechoque avec le thème de l'épée. Duel titanique qui semble mettre les éléments aux prises. Au-dessus du jeune héros, la valkyrie fait flotter son manteau de lumière. Vaine, vaine compassion! Wotan s'élançait, Siegmund est mort.

L'orage, à présent, se déchaine. Nous sommes à de véritables hauteurs, sur le plateau où les valkyries ont continué de s'assembler, le soir, après les batailles. Un trille percant de violons éclate et se prolonge : c'est ici la région des éclairs, où les nuées violent et se heurtent dans l'air brouillé. Les cuivres attaquent violemment le motif des vierges guerrières. Les flûtes rendent des sonorités stridentes, et le dessin indéfiniment répété des violons nous peint comme le mouvement des brumes déchirées. Par le ciel, tout frémissant du vent de la chevauchée, on voit passer les sœurs vaillantes. Elles s'appellent avec des cris aigus et des éclats de rire en gammes chromatiques descendantes, soulignées par les instruments. Une joie farouche emplit les précipices et se répète dans les vallées.

La dernière de toutes accourt Brunnhilde, soutenant Sieglinde en ses bras. Sieglinde ne comprend rien au malheur qui l'écrase; elle ne sait que pleurer. Brunnhilde lui conseille de fuir, car Wotan approche, en courroux; mais un fils de Siegmund va tressaillir dans ses entrailles, héritier de l'héroïsme paternel. C'est la première fois qu'on entend le thème admirable de Siegfried, qui s'épanouira par la suite, et le thème de l'enfancement du héros, destiné à se reparaître avec tant de grandeur, à la fin du *Crépuscule des dieux*. Mais l'heure presse. La voix de Wotan gronde dans l'orage. « Brunnhilde! Brunnhilde!... » clame le dieu en fureur. Elle, à desobéir à son ordre; il faut qu'elle soit châtiée. Les huit innocents cachent la coupable, tâchent à fléchir le justicier. La colère de Wotan s'accuse sans bornes, encore que le motif de sa tristesse revienne toujours et se combine avec la phrase glorieuse et menteuse du Walhalla, avec le motif martelant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la valkyrie se découvre : « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fus ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence; sois exilée du Walhalla à jamais. Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui voudra s'emparer de toi. » A ces mots, Brunnhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle; Wotan les écarte d'un geste, et voici qu'elles disparaissent, toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunnhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environne de hautes flammes l'apre sommet où nous voici, et que celui-là seul puisse être mortel, qui aura traversé cette mer embrasée. »

Tant de fierté, tant de noble orgueil finissent par émuvoir Wotan. Ah! comme il voudrait faire grâce! Quel brisement de tout son cœur en la nécessité où le met sa propre loi de punir sa fille bien-aimée, si fidèle à sa pensée profonde! Et, la pressant, tout à coup, dans ses bras, il laisse couler ses larmes : « Adieu, mon enfant superbe! Adieu, la gloire de mon âme! Adieu! Adieu!... Autour de toi roulera l'embrasement splendide et virginal, et l'homme qui viendra t'éveiller pour jouir de ton amour sera plus libre que moi, le dieu. »

Aussitôt, avec un baiser, il ferme les yeux de la guerrière et la couche, le casque au front, le bouclier sur la poitrine, au pied d'un sapin aux racines noueuses. Des rochers, touchés de sa lance, des flammes commencent à jaillir. Elles pétillent doucement, elles grandissent, elles bruissent, crépitent, s'étendent, rugissent. Tout s'efface dans l'immense flamboiement. Le thème haletant du dieu Loge, allumeur des brasiers, enguirlande d'étincelles le motif délicieux du sommeil de la valkyrie et, parmi les notes éblouissantes des flûtes, des harpes et du glöckenspiel, les cuivres annoncent, héroïquement, la venue future de Siegfried. Alors le dieu, plein d'amertume, qu'écrase la destinée, contemple une dernière fois celle qui n'est plus qu'une femme. Puis, lentement, il s'éloigne, s'appuyant sur sa lance de frêne, au milieu des rochers en feu, versant en nous, par un dernier regard, sa mélancolie éternelle.

Ainsi se termine, dans un rayonnement sans pareil, cette œuvre étonnamment humaine en son caractère mythique et surhumain. Je ne saurais, malheureusement, dire que l'exécution, à l'Opéra, soit en tout point, ce qu'on en ait voulu. Les décors sont fort beaux, la vision féérique de la chevauchée est fiévreusement rendue, mais la mise en scène de l'action est trop souvent incertaine et, parfois, franchement arbitraire. Il semble que les chanteurs n'aient pas été dirigés, durant les répétitions, par un homme connaissant la partition, le poème et les traditions du drame wagnérien. Ils sont livrés à leur instinct, qui les sert quelquefois, et à leur expérience d'un autre mode théâtral, qui souvent les égare. Nous reconnaissons volontiers leurs efforts; nous constatons avec plaisir les applaudissements qu'ils ont obtenus. Ce n'est pas leur faute, après tout, si l'absence d'une efficace direction ôte à l'œuvre une part, non de sa puissance éclatante, mais de sa sensible intimité.

Les deux premiers actes, en particulier, sont refroidis en alourdies par places. L'orchestre joue sans décision, sans accent presque toujours, parfois avec des mièvreries inquiétantes. Un vrai souci musical n'a même pas présidé aux coupures, dont quelques-unes ne sont faites qu'avec la préoccupation de l'enchaînement des paroles. Je ne parle pas de la traduction, que nous savons de longue date infidèle et, par-dessus tout, musicalement insatisfaisante. Il faut absolument que l'éditateur se décide à nous en offrir une autre, et je me permets de lui signaler, en passant, celle de M. Ernst, dont on nous a fait entendre récemment quelques scènes dans une salle de concert, et qui est d'une bien autre valeur.

M. Van Dyck fait le héros, Siegmund avec talent, à cet égard, qu'il lui arrive d'altérer le texte de la partition. Seulement, il a le sentiment du personnage, et c'est beaucoup. Mme Caron prête à la figure de Sieglinde ses grâces élégantes et contumaces, un peu dépayées. A. M. Grasse a été dévolu le rôle de Hunding; à Mme Deschamps celui de Fricka. Wotan et Brunnhilde ont trouvé, en M. Delmas et en Mlle Brevat, deux interprètes convaincus, d'une vaillance rare; ces deux der-

niers artistes, en outre, à bon titre, les honneurs de la soirée. Il convient de louer aussi l'excellent ensemble des valkyries, dans l'acte de la chevauchée. On a réellement, en ce troisième acte, l'impression et le frisson de l'œuvre telle qu'elle est. Tout compte fait, malgré les restrictions qui s'imposent, l'effet a été profond, et la représentation s'est achevée en apothéose. Le succès sera décisif, sans doute, et de grands progrès en résulteront.

Au demeurant, je ne puis que répéter ce que disais, naguère, au sortir d'une audition de la *Walkyrie*, un compositeur de mérite peu réputé jusqu'ici pour son wagnérisme : « Je ne me vante pas d'avoir tout compris, et je ne sais même s'il me sera jamais donné de tout comprendre; seulement, j'ai senti au meilleur de moi-même la leçon d'un tel chef-d'œuvre. On ne doit pas rechercher les sujets wagnériens, d'un germanisme essentiel; mais l'important, c'est qu'on suive Richard Wagner en sa poétique générale. Wagner a introduit au théâtre lyrique la suite dans les idées, la psychologie musicale, la continuité de l'action musicale, exprimée. Grâce à lui, le théâtre n'est plus une succursale du concert et c'est un lieu d'évocation souveraine. » Il est, à mon avis, impossible de dire mieux.

FOUCAUD

MONDANITÉS

RÉCEPTIONS

Mme la comtesse Fernand de La Ferronnays ouvrira ce soir son élégant hôtel du Cours-la-Reine, pour le grand bal de charité que nous avons annoncé, au profit de l'œuvre dont elle est la zélée présidente.

Mme la comtesse de La Ferronnays a voulu payer de sa personne en surveillant minutieusement tous les préparatifs de cette fête, qui ont été faits par la maison Belloir; quant à la splendide décoration de fleurs et de plantes rares, elle a été offerte gracieusement par M. Delavier.

L'orchestre des tziganes, qui accompagnera les danses, sera installé sur une estrade construite dans le jardin. La terrasse qui borde les salons sera ouverte au public.

Le buffet, servi gratuitement par la maison Poiré-Blanche, est installé dans la grande salle à manger. Le vin de Champagne sera seulement vendu au prix d'un franc le verre, au profit de l'œuvre.

On a fait construire à l'entrée de l'hôtel un tambour à deux portées : l'une, à droite, pour les femmes qui, en arrivant, devront toutes porter le loup; l'autre pour les hommes, qui ne doivent pas être masqués. Chaque personne devra, en arrivant, exhiber au bureau de contrôle sa carte, qui doit être timbrée de la marque spéciale du comité de l'œuvre.

Sont chargés du service de commissaires : le marquis de Nédouchel, M. Lambert de Sainte-Croix, le vicomte de Saporta, le comte de Laborde, M. de Villamil et le comte de Chabrol.

Des cartes d'entrée seront déposées au contrôle pour les hommes. L'extrême limite accordée aux femmes pour retirer des cartes est fixée à ce soir, huit heures.

Le comte et la comtesse Hoyos ouvriront, dès ce soir, les splendides salons de leur hôtel de la rue de Varenne pour les grandes fêtes de printemps.

On commencera par un dîner très élégant offert au baron Othon de Bourgoing, ministre plénipotentiaire, et à la baronne de Bourgoing, née comtesse Kinsky.

Ce dîner ne sera pas suivi de réception.

Après-demain, l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Autriche-Hongrie donneront un grand dîner officiel auquel sont invités, avec leurs femmes, les présidents du Sénat et de la Chambre, le président du conseil des ministres, les ministres des affaires étrangères, de la guerre, des finances, des travaux publics, de l'intérieur, le préfet de la Seine, le préfet de police et plusieurs hauts fonctionnaires de l'Etat.

Après le dîner, réception officielle et diplomatique.

Le 25 mai aura lieu un grand dîner offert aux ambassadeurs et aux ministres plénipotentiaires. Ce dîner sera suivi d'une grande réception à laquelle seront invités tous les membres du corps diplomatique et le grand monde parisien et étranger.

Cette série sera close par un garden-party qui aura lieu, au commencement du mois prochain, dans le merveilleux jardin de l'hôtel de l'ambassade.

Les bals des coteries se continuent avec le plus grand succès à la galerie de l'Université.

Celui de mardi dernier se composait de cent cinquante personnes, la fine fleur de l'élégance. Nous ne citerons pas de noms, car nous voulons respecter l'incognito dont ces coteries aiment à s'envelopper.

Disons seulement que danseurs et danseuses s'y sont fort amusés et que l'on a soupé par petites tables de deux et de quatre.

Rien ne saurait donner une idée de ce bouillonnement d'une élégance exquise.

Rien de plus charmant que des déjeuners chez la princesse Bassaraba de Brancovan, dans son hôtel de l'avenue Hoche.

Les convives du deuxième déjeuner étaient : M. Féry d'Esclands, le célèbre tireur à l'épée; le prince Végorides, le prince Strbey, le baron de Saint-Amand, Mme Caro, M. de Giers, etc.

La maîtresse de la maison a tenu tout le monde sous le charme de sa grâce et de son esprit.

Mardi, grand dîner chez Mme Edouard André, dans son splendide hôtel du boulevard Haussmann.

Très élégante la seconde soirée dansante donnée, avant-hier, par lady Cathness, duchesse de Pomar, dans son bel hôtel de l'avenue de Wagram.

Les danses ont été très animées. Citons au nombre des invités :

Comte et comtesse de Grammont, comtesse d'Argy, marquis et marquise de Quinmont, comte et comtesse de Léotourville, comtesse Molitor, prince et princesse Galitzin, Mme Maxwell Hiddle, comte et comtesse du Passage, comte et comtesse Murat, baronne Décazes-Stackelberg, comte et comtesse de Sesmaisons, comte de Montaur, comte et comtesse de La Peyrolle, comte et comtesse de Loyens, vicomte et vicomtesse Houssaye, comte et comtesse de Sémallé, comte d'Argence, comte de Miramon, comte de Nicolay, comte et comtesse de Tanlay, vicomte de Croy, vicomte de Saint-Genys, comte et comtesse d'Havrincourt, vicomte de Jessaint, M. et Mme Féry d'Esclands, comte et comtesse de Lespinasse, etc.

NÉCROLOGIE

Les obsèques du comte Louis de Sabran-Pontevès, ont été célébrées hier, à dix heures, en l'église Saint-François-Xavier.

Le deuil était conduit par le comte Elzéar de Sabran-Pontevès, le marquis de Pontevès-Sabran, le comte de Pontevès-Sabran, le marquis de Panisse-Passis, le marquis de Tholozan, député, le comte E. de Malartic, et le comte de Pontevès.

Reconnu dans la nombreuse assistance :

Comtes Louis et Charles de Brissac, comte de Phodan, comte de Bonneval, baron du Peyroux, duc de Loge, marquis de Tréguier, marquis de Castellan, duc de Doudaeville, duc de Mortemart, comte de Bourbon-Busset, duc des Cars, duc de Blacas, général marquis d'Andigné, prince F. de Lucinge, marquis de Villeneuve-Bargemon, comte de Boisgelin, marquis de Quinmont.

Comte de Benvenuto, marquis d'Olliverson, marquis de Barthélemy, vicomte de Burfort, marquis et comte de La Saluces, marquis de La Rochejaquelein, marquis et comte de Miramon-Fargues, vicomte de Trévenec, prince de la Tour-d'Auvergne, comte Félix d'Arjuzon, marquis du Luart, marquis d'Estampes, comtes Hubert et Antoine de La Rochehou-